

LES TRADUCTEURS FRANÇAIS
DES
CHANTS NATIONAUX HONGROIS
D'AUGUSTE DE GÉRANDO
A ALEXANDRE DUMAS

La poésie hongroise, ressuscitée après un long intervalle de léthargie, vers la fin du XVIII^e siècle, ne pouvait guère croire à l'avenir de la nation. La prédiction de Herder sur le dépérissement du peuple magyar s'abattait, comme un gros nuage noir, sur les âmes épuisées par les guerres d'indépendance contre la cour viennoise. La Hongrie semblait admettre le régime étranger jusque dans sa manière de vivre : enchantée par le langage germanique, elle paraissait oublier sa langue, ses costumes, ses mœurs. Aussi les poètes ne se lassèrent-ils de flageller cette idolâtrie de la mode étrangère, cause de la ruine nationale, de la dégénérescence des mœurs ancestrales. A partir des *Métamorphoses Transylvaniæ* du baron Apor, le leitmotiv, l'idée principale de cette littérature renaissante était la lutte contre la « neue Mode », contre cette influence exagérée du monde germanique. Bessenyei, Dugonics, Baróti-Szabó, Fazekas, Berzsenyi et bien d'autres encore, ne font qu'opposer le présent honteux au passé glorieux ; dans leur amertume, ils adressent des reproches à la nation indigne de ses aïeux, mais au fond de leur pensée, apparaît la résignation à la mort de la race.

La plus sublime expression de cette idée lugubre fut l'hymne de Kólcsey. Le poète, d'une nature fragile et délicate, avait un caractère pessimiste. Toute sa poésie, d'une beauté mélancolique, est empreinte d'une couleur douloureuse. Dans quelques-uns de ses poèmes, il fut hanté par les visions les plus noires : il prévoit la destinée fatale de son pays et le pleure d'avance (*Chant de Zrínyi*). Aussi,

dans son *Hymne*, s'adresse-t-il à Dieu qu'il prie pour son peuple, avec une soumission apparente :

« Dieu ! aie pitié du Hongrois que frappe la tempête. Étends tes bras vers la mer de ses douleurs. Après tant de coups du sort cruel donne d'heureuses années à ce peuple qui a expié déjà et le passé et l'avenir. »

Il a écrit ce poème en 1823. Le Ciel semble avoir exaucé cette prière désespérée, car en deux ans, le changement, tant de fois souhaité, commence à se faire jour. En 1825 s'ouvre la Diète dite des Réformes, apparaît le comte Széchenyi qui deviendra le chef dirigeant de cette époque, surnommé par Kossuth « le plus grand Magyar ». Il ressuscita la nation, lui rendit sa foi dans sa mission historique. Par toute une série de réformes, par des actes à jamais imprescriptibles, par ses écrits d'une actualité pressante, il rappelait le peuple magyar à sa vie nationale oubliée. Il suggérait à ses compatriotes une idée nouvelle, qui fut libératrice pour le pays ; le passé glorieux obligeait la nation à un avenir brillant. Mais en vue des meilleurs temps à venir — prêchait-il — il fallait abandonner la rêverie de la gloire passée et il fallait embrasser le présent d'une main active. Aussi montra-t-il l'exemple de la façon la plus entraînante : la fondation de l'Académie, le Pont Suspendu, le Casino National, l'installation des courses de chevaux et de la Navigation fluviale, etc., sont dus à son activité infatigable. Il réussit à rendre magyare la capitale hongroise, ce Pest trop germanisé, et dès lors l'aristocratie et la petite noblesse y demeurèrent volontiers. La Diète, à son tour, à l'instigation de Széchenyi et de ses amis, vote des lois qui abolissent le servage, assure les droits de la langue nationale, prépare le pays — en le rendant fort et riche — à l'indépendance future.

Il nous a fallu rappeler très brièvement l'œuvre de Széchenyi, par lequel il sut retourner, en dix ans, l'opinion publique, partant, le ton de la littérature hongroise. Au lieu de la résignation au destin inévitable, les poètes chanteront désormais l'espérance dans l'avenir de la patrie. Or, cette lueur d'optimisme — bien que entremêlée encore par un léger fatalisme — apparaît, en 1836, dans l'*Appel* de Vörösmarty. Le poète de la renaissance nationale accom-

plissait en littérature l'œuvre politique du comte : tous deux travaillèrent à éveiller la nation et à lui rendre la confiance en soi-même.

* * *

L'*Hymne* de Kölcsey et l'*Appel* de Vörösmarty, ces deux poèmes nés d'époques contraires, expressions d'états d'âmes opposés sont devenus les chants nationaux des Hongrois. Leurs mélodies dues à des musiciens de grand talent contribuaient hautement à leur popularité. La poésie de Vörösmarty trouva son compositeur en B. Egressy, l'acteur célèbre de Pest ; l'*Hymne* fut mis en musique, un an plus tard, en 1844, par Fr. Erkel, auteur de plusieurs opéras, dont *Hunyadi* et *Bánk bán*. Le Théâtre National de Pest présenta au public la mélodie du poème de Kölcsey, le 2 juillet 1844. Depuis ce jour-là, les deux chants se répandirent vite dans le pays : ils furent joués et chantés dans toutes les réunions publiques. C'est l'écrivain français, Auguste de Gérando qui nota les débuts de l'*Hymne*. En voyageant dans le Nord de la Hongrie, en 1845, il assistait à l'installation d'un préfet¹. La fête fut introduite par un chant saisissant qu'on lui indiqua déjà comme l'hymne national des Hongrois, qu'il ne tardera pas à traduire en français. Fait curieux qui prouve qu'en un an le poème de Kölcsey a trouvé le chemin de la célébrité.

Répandus en deux ou trois ans dans tout le pays, ces deux chants nationaux furent chantés, en 1848, aussi à Paris. Le 15 mars de cette année, les Hongrois résidant dans cette métropole, se rendirent devant le Gouvernement Provisoire de Lamartine pour le féliciter des succès obtenus dans la voie nouvelle et, par cette manifestation de sympathie, l'encourager à persévérer².

L'orchestre des manifestants joua ces deux chants et la foule des Hongrois — ils étaient de trois cents à quatre cents — les entonna avec enthousiasme. Quand les Parisiens assistant en grand nombre à cette fête se firent ren-

(1) *Le National*, 23 août 1849.

(2) Louis Sipos, *Les Hongrois de Paris devant Lamartine*, Nouvelle Revue de Hongrie, 1934, p. 195-198.

seigner sur leurs chants, le chef de la députation, Karoly Hugo, écrivain dramatique, leur expliqua que c'était la Marseillaise hongroise¹.

C'est la première trace que l'on trouve de ces deux chants patriotiques à l'étranger. Mais l'année 1848 fera connaître la Hongrie au monde entier : la lutte héroïque soutenue par ce peuple pour son indépendance fut suivie avec la plus grande sympathie par les peuples occidentaux. Aussi les chants nationaux seront-ils traduits, sous peu, dans les différentes langues et connus du monde entier.

Les lignes qui vont suivre tenteront d'éclaircir l'histoire de leurs premières traductions françaises.

* * *

L'*Hymne* de Kôlcsey fut le premier des deux chants patriotiques à être traduit en français. Nous avons rappelé plus haut dans quelles circonstances Auguste de Gérard connut ce poème qu'il avait déjà traduit en 1845. Mais sa traduction insérée dans son journal de voyage ne fut publiée qu'en 1849. Collaborateur du grand journal parisien, le *National*, le jeune écrivain publiait, cette année, une série d'articles sur le pays danubien où se déroulaient des scènes de guerre suivies avec grand intérêt par le public français. Ses lecteurs lisaient ardemment, avec les nouvelles de guerre de Hongrie, ces feuilletons qui les transportaient en imagination sur les lieux mêmes des faits d'armes relatés. Le numéro du 23 août leur apporta la nouvelle de la défaite des Magyars : devant les armées coalisées austro-russes, ceux-ci avaient dû se rendre. Le même jour, coïncidence curieuse, dans le feuilleton, on a pu lire la description de cette fête d'installation préfectorale où le voyageur français avait observé les coutumes du pays, et connu la mélodie de l'*Hymne*. Entre temps, parti lui-même pour participer à la résistance suprême, que les Hongrois soutenaient encore à Komarom sous la direction du général Klapka, il fut blessé dans une des dernières batailles et peu après, mourut à Dresde où il avait pu se réfugier. Dans les vicis-

(1) *Pesti Divallap*, n° 16, année 1848.

situdes de la guerre, le manuscrit de son ouvrage fut perdu. Nous n'en connaissons que des fragments publiés, sous le titre de *Steppes de Hongrie*, dans le *National*¹. C'est à ces feuilles jaunies que nous empruntons cette première traduction de 1845, restée inconnue jusqu'ici, même des héritiers de l'écrivain. Traduction fidèle, elle suit l'original de très près et en rend toutes les nuances en prose, avec une minutieuse exactitude :

« Dieu bénis le Hongrois ; donne lui la joie et l'abondance. Étends vers lui un bras protecteur quand il combat l'ennemi. Après tant de coups du sort cruels, donne d'heureuses années à ce peuple, qui a expié déjà et le passé et l'avenir.

« Tu as conduit nos ancêtres sur les cimes sacrées des Carpathes. Par toi, les fils de Bendéguz ont conquis une belle patrie. Et partout où grondent les flots du Danube et de la Theiss, les descendants d'Arpad le Héros ont prospéré.

« Pour nous tu as fait ondoyer l'épi mûr sur les plaines de la Cumanie, tu as fait dégoutter le nectar des ceps de Tokai. Souvent tu as planté nos étendards sur les remparts turcs, et l'armée de Mathias a fait gémir Vienne la fière.

« Mais nos crimes allumèrent la colère dans ton sein, et, de ton nuage tonnant, tu lanças la foudre. Tu fis voler sur nous la flèche du Mongol pillard, tu nous accablas du joug turc.

« Combien de fois des lèvres de l'Osmanli sauvage a retenti le chant de la victoire sur les collines d'ossements de nos armées vaincues ! Combien de fois, ô ma belle patrie ! tes propres fils ont-ils frappé ton sein ! Combien de fois as-tu vu creuser par tes enfants la tombe de tes enfants !

« Le fugitif en vain se cache : le sabre l'atteint jusque dans sa retraite. Il regarde autour de lui, et, dans sa patrie, il ne trouve pas de patrie. Il gravit les montagnes, il s'enfonce dans les vallées, et avec lui la douleur et le désespoir. A ses pieds est un déluge de sang, sur sa tête une mer de feu.

« Il y avait là une ville, maintenant c'est un amas de pierres. Là, ont voltigé la joie et la gaieté ; maintenant, on y entend les plaintes, le râle de l'agonie. Ah ! la liberté ne sort pas du sang des morts. La larme de la dure servitude tombe des yeux de nos orphelins.

« Dieu ! aie pitié du Hongrois que frappe la tempête. Étends

(1) Cf. *National*, numéros des 17, 21, 22, 23, 24, 28, 29 et 30 juin, et 16, 17, 18, 23, 24, 25, 26 août.

tes bras vers la mer de ses douleurs. Après tant de coups du sort cruel, donne d'heureuses années à ce peuple, qui a expié déjà et le passé et l'avenir. »

Comme cette traduction resta ignorée, elle ne put servir de source aux traducteurs postérieurs qui devaient tenter quelques ans plus tard la même tâche. L'issue tragique de la guerre d'indépendance éveilla de nombreuses sympathies pour ce pays héroïque et les grands peuples de l'Europe occidentale demandèrent à être renseignés sur la littérature des Magyars. Aussi de nombreux recueils poétiques parurent-ils en allemand, en anglais et en italien — dans les années qui suivirent la soumission de Világos. La France a connu les lettres hongroises à travers ces intermédiaires. Ainsi la deuxième traduction du poème de Kőlcsey est faite par M. Desbordes-Valmore, d'après l'adaptation allemande de Vasfi et Benkő. Les deux écrivains, Maurice Eisler et Charles-Marie Benkert, connu sous le nom de Kertbeny, publièrent, en 1851, un recueil¹ de poésies patriotiques hongroises. Le traducteur français prit ce texte, assez éloigné de l'original, surtout pour des raisons de prosodie, et en fit une version presque littérale en prose.

Ainsi, le poème hongrois fut rendu, par l'intermédiaire d'un texte allemand, par de longues périphrases qui en alourdisent l'élan et, quelquefois, par des contresens fâcheux. A titre documentaire, nous confronterons quelques strophes des variantes allemande et française :

O segne Gott den Ungarsmann
 Dass es ihm wohl ergehe,
 Halt über ihn Dein Schützend
 [Schwert
 Dass er im Kampf bestehe :
 Den Missgeschick so lang
 [gequält,
 Lass frohe Jahre finden ;
 Es hat dies Volk schon schwer
 [gebüsst
 Der Vor — und Nachwelt
 [Sünden.

Dieu, bénis le Magyar ! Bénis
 ses entreprises ! Tiens au-dessus
 de sa tête ton épée, protectrice,
 qu'il ne faiblisse dans la lutte,
 la fatalité l'a trop longtemps
 flagellé, donne-lui de meilleurs
 jours. Ce peuple a déjà cruel-
 lement payé pour les péchés des
 aïeux et de leurs descendants.

(1) *Die ungarische Nationallieder*, Leipzig, 1851 (Les Chants nationaux hongrois).

Du hast Kumanien reiches
 [Land
 Voll Aehren uns gegeben,
 Und Nektar liessesst träufeln Du
 Aus Tokay's süssen Reben ;
 Auf Türkenwällen oft geweht
 Hat uns're Tricolore,
 Dem Matyas musste öffnen
 [Wien
 Das stolze selbst die Thore.

Tu nous a donné la Coumanie,
 riche pays couvert de mois-
 sons, tu nous distilles le nectar
 des grappes de Tokay. Souvent
 notre étendard aux trois cou-
 leurs a flotté sur les forteresses
 turques ; l'orgueilleuse Vienne,
 elle-même, dut ouvrir ses portes
 à Mathias Corvin.

Wie oft, o Heimat konntest du
 Den Muttermord nicht hinder
 Und wardst durch Deiner Kin-
 [der Hand
 Zum Grab von Deinen Kin-
 [dern !

Que de fois, ô patrie, tu fus
 impuissante à empêcher le mas-
 sacre des mères et conduite par
 la main de tes enfants au tom-
 beau de leurs propres frères !

Wo einst man feste Städte sah,
 Da findet man bloss Trümmer,
 Wo Herzen einst in Lust
 [gejauchzt,
 Er jetzt nur hört Gewimmer,
 Und denen ward die Freiheit
 [nicht,
 Für die das Blut geflossen,
 Dem Boden, der von Thränen
 [feucht,
 Ist Knechtschaft nur entspros-
 [sen.

Où se voyaient autrefois des
 villes puissantes, son regard ne
 rencontra plus que des ruines ;
 où les cœurs éclataient naguère
 en cris joyeux, il n'entendit plus
 que des lamentations. Pour-
 tant la liberté ne fut point le
 partage de ceux pour qui tant
 de sang avait été versé, la ser-
 vitude seule a poussé sur ce sol
 humide de tant de pleurs.

A qui connaît l'original, cette confrontation montrera
 toutes les surcharges ajoutées, tous les à peu près, en
 somme tous les inconvénients d'une seconde traduction
 faite sur une adaptation¹.

Ignace Kont, l'auteur de la troisième traduction fran-

(1) M. Desbordes-Valmore publia son recueil, traduit surtout de l'allemand²
 en collaboration avec Ch. E. Ujfalvy. Ils eurent l'intention d'offrir au public fran-
 çais « un choix du trésor poétique magyar » se réservant le droit de publier ulté-
 rieurement une anthologie plus étendue. De courtes notices biographiques four-
 nies par P. Gyulai et J. M. Kertbeny furent ajoutées au volume dont il convient
 de rappeler un trait particulier : les noms des écrivains hongrois sont transcrits en
 orthographe française : Choujanski (Fujanszky), Tsoutsor (Czuczor), Tchokonai
 (Csokonai), Séméré (Szemere), etc.

gaise de l'*Hymne*, a entrepris ce travail avec la conscience d'un érudit et avec le sens d'un poète. Son nom est le gage le plus sûr de la perfection de son adaptation. Ne connaissant pas le travail de De Gérando — qu'il aurait certainement respecté, comme il a respecté la traduction de Saint-René Taillandier — et jugeant médiocre celui de M. Desbordes-Valmore, il a fait une traduction réussie du chant patriotique. Dans ce cas-ci, il y a bien lieu de parler d'une véritable traduction : Il a rendu la forme originale, sans rien changer au sens. Insérée dans son *Histoire de la Littérature hongroise*, publiée en 1900, à l'occasion de l'Exposition Universelle, cette traduction a, dignement présenté la Marseillaise hongroise aux lecteurs français.

*
* *

L'*Appel* de Vörösmarty, dont cette année nous ramène le centenaire, fut également vite répandu en traductions étrangères. Les bibliographes hongrois ont pu relever quarante-cinq versions en cinq langues¹. En français néanmoins il ne fut rendu qu'en 1860, par Saint-René Taillandier. Le célèbre professeur de poésie française à la Sorbonne, lui aussi, eut recours aux sources allemandes, bien qu'il eût des rapports personnels avec le comte Ladislas Teleki et avec Kertbeny. Sous l'influence de ses amitiés hongroises, il se mit à étudier la poésie magyare, dans les recueils germaniques, et publia sur celle-ci deux études² très remarquables, jalonnées de nombreuses traductions en prose. Sa version française du *Szózat*, sur l'influence de laquelle il convient d'insister, était appelée à orner le chapitre sur Vörösmarty. La première, elle, devait rester classique. Depuis 1860 jusqu'aux temps les plus récents, elle fut citée ou reprise par plusieurs écrivains. Kont lui-même, dans son ouvrage ci-dessus mentionné, n'a pu que publier de nouveau cette adaptation, que nous reproduirons, nous aussi, à l'occasion du centième anniversaire :

« A ta patrie, ô Hongrois, demeure éternellement fidèle. Elle

(1) Cf. P. Gulyás, *Magyar szépirodalom idegen nyelven* [Les Belles Lettres hongroises en Langues étrangères]. Magyar Könyvszemle, 1917, p. 83.

(2) *La Poésie hongroise au XIX^e siècle*, Revue des Deux Mondes, 1860, p. 927-956.

a été ton berceau ; quel que soit ton destin, viens-y chercher une tombe.

« Il n'est pour toi dans le monde immense aucun autre lieu de repos. Que ta destinée soit maudite ou bénie, c'est ici qu'il faut vivre, ici qu'il faut mourir.

« Ce pays, c'est celui où le sang d'Arpad a tant de fois coulé en sacrifice, celui où depuis mille ans tant de saints noms ont apparu.

« Ici, jadis, combattirent pour leurs foyers Arpad et ses héroïques compagnons, ici le joug de la patrie fut brisé par la forte main de Hunyade.

« C'est ici, ô liberté, que s'élançaient tes sanglants étendards, impatients de voler à la victoire, alors que les meilleurs d'entre nous tombaient frappés de mort en des guerres sans fin, en des combats terribles.

« Et après tant de désastres, après tant d'années d'oppression, il y a encore, courbé, mais non brisé, il y a encore un peuple vivant dans ce pays.

« O toi, vaste monde, patrie des nations, ce peuple te crie dans sa détresse : « Au nom de mille années de souffrance, nous demandons à vivre ou à mourir. »

« Il est impossible que le sang de tant de cœurs ait coulé inutilement, que pour le salut de ce pays tant de poitrines aient éclaté, brisées par la douleur et le désespoir.

« Il est impossible que la force d'âme, l'intelligence, la volonté droite et pure aient déployé en vain tant d'héroïques efforts, impossible qu'une éternelle malédiction les écrase.

« Un temps meilleur, il le faut, un temps meilleur viendra ; d'un bout du pays à l'autre des milliers d'hommes l'appellent dans leurs prières.

« Sinon, vienne la mort, puisque tel sera l'arrêt du destin, une mort grande et glorieuse, et que tout un empire descende au tombeau, noyé dans une mer de sang !

« Alors ce tombeau, qui aura dévoré un peuple, les peuples l'entoureront comme un cortège funèbre et dans les yeux de l'humanité on verra des larmes de douleur.

« A ta patrie, ô Hongrois, demeure éternellement fidèle ! Elle te nourrit aujourd'hui ; quand la mort te frappera, elle te couvrira de son gazon touffu.

« Il n'est pour toi nul autre asile dans l'univers immense ! Que ta destinée sur ce sol soit bénie ou maudite, c'est ici qu'il faut vivre, ici qu'il faut mourir. »

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1860, p. 930.

L'érudit français étudie la poésie hongroise d'après les ouvrages allemands de Kertbeny, dont il apprécie beaucoup l'activité de traducteur. Il lui sait gré d'avoir appris, par la voie de la langue de Goethe, cette littérature si originale à l'Europe entière. Aussi le suit-il fidèlement dans ses transcriptions jusque dans les fautes de style même qu'il ne convient pas d'imputer à Vörösmarty. Le traducteur allemand, par exemple, se voit forcé, en raison des rimes, de traduire la tournure « nincsen számodra hely » par « Ort der Ruh » et le français rendra l'expression allemande mot à mot par « lieu de repos », bien que ce contexte n'ait pas ce sens dans la conception du poète. Une autre fois, « le sang de nos aïeux » sera pour Kertbeny « Árpád's Blut », et, d'après lui, Taillandier parlera, lui aussi du pays où « le sang d'Arpad » a tant de fois coulé durant mille ans, bien que dans la strophe suivante le nom de ce conquérant revienne encore une fois. Sans vouloir entrer trop dans les détails d'un pareil examen de texte, nous rappellerons encore un spécimen de ces trop longues périphrases dont le traducteur se sert souvent. Cette strophe de l'original :

Szabadság ! itten hordozák véres zászlóidat
És elhulltanak legjobbjaink a hosszú harc alatt. »

sera rendue en français d'après la traduction allemande par ces longueurs :

« C'est ici, ô liberté, que s'élançaient tes sanglans étendards, impatiens de voler à la victoire, alors que les meilleurs d'entre nous tombaient frappés de mort en des guerres sans fin, en des combats terribles. »

Quelquefois, à travers ces variations, aussi le sens de l'original est déformé : « megfogyva bár, de törve nem » n'est pas exactement ce que les traducteurs lui faisaient signifier par « courbé, mais non brisé ».

Malgré ces taches, la version de Saint-René Taillandier resta classique et pendant soixante-dix ans, elle fut maintes fois rééditée¹.

(1) *Vörösmarty Mihály Szózata magyar, német, francia és olasz, és Kölcsey Hymnusa magyar és német nyelven. Vörösmarty's Aufruf ungarisch, deutsch, französisch*

La traduction du *Szózat* a tenté jusqu'à Alexandre Dumas père lui-même. Ayant été invité à Budapest, en 1865, pour y faire des conférences littéraires, le célèbre romancier fut régalé, choyé par la société de la capitale hongroise. Resté quelque temps dans cette ville, il fut renseigné par des écrivains magyars sur la littérature hongroise, sur Petöfi et Vörösmarty ; épris de ces beautés dont il ne se doutait même pas, il se mit à traduire, avec la collaboration de ses hôtes, quelques-unes de leurs poésies, dont le *Szózat*. Adapté¹ en vers, ce poème est rendu avec des surcharges, périphrases et quelquefois des contresens. Vu la valeur d'histoire littéraire de ce travail, presque ignoré des érudits jusqu'en 1935, nous le reproduisons *in extenso* :

L'APPEL

(*Szózat*)

Sois éternellement à ton pays fidèle,
Magyar, et sur le sol qui t'offrit un berceau,
Si loin que t'ait poussé la fortune cruelle,
A l'heure de la mort viens chercher un tombeau.

Souviens-toi qu'à l'exil commence l'agonie ;
Que du pays absent rien ne saurait guérir
Que soit ta destinée ou maudite ou bénie —
C'est ici qu'il faut vivre, ici qu'il faut mourir.

Ne l'oublions jamais, notre terre est la terre
Où le sang paternel a coulé tant de fois !
Terre où depuis mille ans les saints noms qu'on révère
Ont retenti, soutiens du trône et de la croix.

C'est ici, pour fonder une patrie absente,
Qu'Arpad réunissait ses vaillans escadrons ;
C'est ici qu'Hunyade a, de sa main puissante,
Brisé le joug des Turcs, trop pesant pour nos fronts !

und italienisch ; Kólcsey's Hymne ungarisch und deutsch. Pest. 1861. [L'Appel de Vörösmarty en hongrois, en allemand, en français, en italien ; l'Hymne de Kólcsey, en hongrois et en allemand. Pest., 1861. Cf. Gulyás Pál, *Magyar szépirodalom idegen nyelven* (Belles Lettres hongroises en langues étrangères)]. Magyar Könyvszemle, 1916, p. 31. Kont., *op. cit.*, p. 255.

(1) Kont ne le connaît pas. Nous l'empruntons à M. Radó, *Quand Dumas père traduisit le Szózat et des poésies de Petöfi*. Pesti Hírlap, 1935.

Liberté ! c'est ici pendant la longue guerre
 Qu'on vit d'un noble éclat tes bannières briller,
 Alors que les meilleurs d'entre nous sur la terre
 S'endormaient dans leur sang pour ne plus s'éveiller.

Et maintenant, après tant de sombres années,
 Un peuple existe encor de larmes s'abreuvant
 Amoindri — non vaincu — contre ses destinées
 Aux yeux de l'univers, il proteste en vivant.

O toi ! des nations patrie universelle
 Vaste monde — ce peuple enfin las de souffrir
 Te crie, — à moi ! depuis mille ans que je chancelle
 N'ai-je pas droit enfin, de vivre ou de mourir !

Non ! il est impossible, éternelle justice !
 Que de si nobles cœurs, tant de sang ait coulé,
 Et qu'ayant tout pour elle une cause, périsse
 Sous le regard divin de ton ciel étoilé.

Non ! encore une fois, non, il est impossible
 Que la force du cœur, la sainte volonté
 La foi, le dévouement te trouvant insensible
 La malédiction remplace ta bonté.

Des temps, nous l'espérons, plus doux et plus prospères
 Viendront pour nos enfants, ne venant pas pour nous,
 C'est ce que des milliers d'hommes, dans leurs prières
 Les bras levés vers toi demandent à genoux !

Sinon, vienne la mort, puisque sainte hécatombe
 Nous devons nous courber sous l'arrêt menaçant ;
 Mais que l'empire au moins descendant à la tombe
 Y descende noyé dans une mer de sang !

Alors autour de toi, tombe à jamais célèbre,
 Les peuples accourront comme au tombeau sauveur ;
 Et l'on verra, guidant le cortège funèbre
 L'humanité verser des larmes de douleur.

Sois éternellement à ton pays fidèle
 Magyar, car de son pain, vivant, il t'a nourri,
 Et quand tu dormiras sur la couche éternelle
 Mort ! il te couvrira de son gazon fleuri.

Souviens-toi qu'à l'exil commence l'agonie.
 Que du pays absent rien ne saurait guérir,
 Que sois ta destinée ou maudite ou bénie
 C'est ici qu'il faut vivre, ici qu'il faut mourir !

Alexandre Dumas.

Le romancier français apparaît dans quelques interpolations dues à cette vive imagination, à cette abondance de verve et d'inspiration qui caractérisent ses œuvres.

Au début du *Szózat*, pour renforcer la pensée de l'auteur, selon laquelle on doit vivre et mourir dans son pays (« itt élned s haldod hell »), Dumas d'ajouter :

« Souviens-toi qu'à l'exil commence l'agonie
 Que du pays absent rien ne saurait guérir. »

Et, plus tard, en parlant des saints noms des aïeux, « attachés à la patrie », il les qualifiera de « soutiens du trône et de la croix » ; le peuple magyar suivant son interprétation « contre ses destinées aux yeux de l'univers, il proteste en vivant » ; la mort éventuelle de la race magyare sera pour lui une « sainte hécatombe », etc.

Il n'est pas nécessaire d'insister plus longuement sur cet exemple pour prouver qu'en Dumas l'imagination du romancier l'emporte sur la conscience du traducteur. Malgré son infidélité, motivée aussi par les besoins de la prosodie, cette adaptation est la première en vers du chant patriotique hongrois.

Après ces écrivains classiques même, Saint-René Taillandier et Dumas père, les traducteurs français de l'*Appel*, ne manqueront pas. Pour suivre les traces en France de cette poésie si chère aux Magyars, nous en rappellerons bien que très sommairement les moins connus en omettant les noms de De Polignac, de Théophile Gauthier, d'Amadée Saissy.

Un professeur de français à Pest, Charles Corand, fait une nouvelle adaptation sur le rythme de l'original en 1867¹.

H. Desbordes-Valmore et Ujfalvy, dans leurs *Poésies magyares*², ignorant leurs prédécesseurs, publient une ver-

(1) Charles Corand, *Szózat Appel*, Pest, 1867. Cf. Gulyás, *op. cit.*, *ibid.*

(2) H. Desbordes-Valmore et Ch. E. de Ujfalvy, *Poésies magyares*. Choix et traduction, Paris, Maisonneuve, 1873.

sion en prose, qui, cette fois-ci, reste fidèle au poème hongrois.

C. de Harlez reprendra les deux chants nationaux dans ses *Poésies hongroises*¹. Il les intitulera : *Appel patriotique*, voire *Hymne patriotique*.

Ces quelques lignes prouveront assez que les deux chants patriotiques des Magyars ne restèrent pas ignorés en France. Interprétés par de célèbres écrivains ou par des hommes de lettres de moindre importance, ils résonnèrent aussi dans les cœurs français et surent éveiller de vifs intérêts et de justes sympathies.

LOUIS SIPOS.

(1) C. de Harlez, *Poésies hongroises*, traduites avec un aperçu historique par Louvain J. B. Istaș, 1895.